De tempérament assez vif, à la fin de sa vie, le Frère PELLETIER était devenu doux comme un agneau. A ceux qui le soignaient dans les dernières semaines avant sa mort, il ne cessait de répéter : « Patience et charité, ça ne durera pas longtemps. »

Sa maladie dura juste quatre semaines. Il mourut pieusement à Fort-Alexandre le 7 février, premier vendredi du mois, sans le moindre effort, comme une chandelle qui s'éteint.

Aujourd'hui il repose à Fort-Alexandre dans notre cimetière indien, à côté de deux missionnaires fameux : le R. P. CAMPER et le R. P. SAINT-GERMAIN. Le premier, par son zèle apostolique, ressemblait à l'apôtre des Gentils ; le deuxième, par sa douceur et son âge avancé, nous rappelait le disciple bien-aimé de Notre-Seigneur ; le Fr. PELLETIER, maintenant leur compagnon dans la mort, retraça le portrait de saint Antoine, père des moines du désert.

Que le Seigneur donne à tous les trois la paix !

M. KALMES, *O. M. I.*

R. I. P.



R. P. Médéric Adam, 1895-1930 (1411).

« Le P. ADAM est mourant... Le P. ADAM est mort... » Telles furent les nouvelles qui m'arrivèrent, coup sur coup, deux semaines après avoir quitté ce Père, apparemment plein de vie, en septembre 1930. Le Père ROSSIGNOL, qui m'annonçait la triste nouvelle, ajoutait avec vérité : « Que nous sommes peu de chose !... »

Le P. Médéric ADAM, arrivé sans bruit dans notre district, en septembre 1925, est parti de même. Aussi, seuls ceux qui l'ont connu dans l'intimité, savent le vide creusé par sa mort. C'est afin que tous nos Frères s'édifient au spectacle de sa vie, que j'écris ces notes ;

mais aussi c'est pour que nos jeunes Oblats apprennent que la vie d'union à Dieu et d'abandon à la Providence divine profite plus à l'âme que le bruit : ce dernier meurt avec celui qui l'a produit, l'autre demeure : *In memoria æterna erit justus...*

Jeunesse du P. Adam.

Médéric est né d'une famille profondément chrétienne — au fruit on reconnaît l'arbre — le 17 septembre 1895, et fut baptisé le même jour. Son enfance se passa à Paquetteville, diocèse de Sherbrooke. Sa piété, une piété tendre et calme, qu'il gardera toute sa vie, paraît à un âge, où, d'ordinaire, l'enfant ne connaît encore que l'affection naturelle pour ses parents. Sa mère témoigne, en effet, qu'à l'âge de trois ans, c'était plaisir de l'amener à l'église le dimanche, où il se tenait toujours bien sage. A six ans, enfant de chœur, il assiste aux messes basses de semaine. L'année suivante, lors d'une retraite prêchée dans la paroisse, les missionnaires ayant établi la Confrérie du Chemin de la Croix perpétuel, Médéric, âgé de sept ans, y donne son nom, s'engageant à faire ce saint exercice une fois par semaine. A ce propos, il disait à sa maman : « Moi, j'ai bien du temps, je puis bien faire mon chemin de croix tous les jours » ; et sa mère ajoute : « Il va sans dire que je l'ai bien encouragé. » La leçon de la mère et l'engagement de l'enfant ne furent pas vains, car le curé de la paroisse disait à Mme Adam l'édification qu'il avait eue « de voir l'enfant, tous les soirs, déposer son sac d'écolier dans le deuxième banc et faire son chemin de croix, en dépit du froid, dans l'église non chauffée », les offices ayant lieu à la sacristie en hiver.

Ayant atteint l'âge de dix ans, des circonstances imprévues forcèrent sa famille à s'établir au Nominingue, à 5 milles de l'église. Alors, c'était l'âge de la première Communion, et l'enfant fut placé chez les Chanoinesses des Cinq Plaies, à l'Annonciation. Ce qu'il avait été à Paquetteville, il le fut à l'Annonciation. « La Supérieure

avait coutume, écrit la mère, de donner un beau brassard à l'enfant le plus méritant, c'est Médéric qui l'eut. » La Mère Supérieure disait ensuite de lui, que « c'était le modèle des enfants sous tout rapport ». Sa mère note encore quelques-unes des qualités qui brillaient déjà en lui. « Il a toujours été un enfant très docile, respectueux et attentif à tout ce qu'on lui faisait, poli en demandant, et reconnaissant du plus petit service reçu. Il s'apercevait d'une réparation faite à son linge et ne manquait jamais d'en remercier, choses que bien des enfants ne remarquent même pas. Ces qualités, il les a conservées tant qu'il a été avec moi, et sa délicatesse dans les plus petites choses a toujours été remarquable. »

A douze ans vint l'épreuve. La mort ayant enlevé le père de famille, tout se trouve désorganisé, et la mère chrétienne, comme la femme forte de l'Ecriture, doit faire face à tout. Alors elle se tourne vers la Mère des Consolations, et, ici je transcris simplement son récit, vraies perles sorties de son cœur autant que de sa plume : « Six mois après la mort de mon mari, j'ai fait un pèlerinage à Notre-Dame du Cap. J'avais le cœur bien malade : la perte de mon mari, l'embarras de grandes affaires dont je connaissais à peine le premier mot, neuf jeunes enfants à élever, c'est aux pieds de Notre-Dame que j'ai déversé le trop-plein de mon cœur. Mes larmes ont coulé abondantes devant la Madone, et c'est dans son cœur maternel que j'ai placé mes enfants.

« De Notre-Dame du Cap, j'écrivais une carte au petit Médéric, lui disant que je l'avais donné à la sainte Vierge et lui avais demandé de venir le chercher plus tard pour en faire un Père Oblat. Le cher enfant n'a pas oublié ce détail, il me l'a rappelé, le jour de son Oblation perpétuelle. »

Les événements montreront que la foi de la mère n'a pas été vaine et que Marie est bien toujours « celle qu'on n'a jamais invoquée en vain ». Le P. Adam notera lui-même plus tard l'influence persistante de Marie dans sa vie, chaque date mémorable tombant un jour de fête de la Vierge ou un samedi.

L'enfance de Médéric, sans avoir rien d'extraordinaire, présente cependant plus d'un trait de ressemblance avec celle des Saints. Sa piété, son obéissance, sa délicatesse, forment un fond solide sur lequel pourront travailler sûrement les maîtres chargés de son éducation et, plus tard, de sa formation religieuse.

Ses études.

Le jeune homme se met d'abord aux études commerciales, qu'il complète à Nominingue même. Cependant, un idéal plus haut l'attire, et il demande à faire son cours classique. La maman lui explique la situation où elle se trouve, les dépenses qu'occasionnent des études prolongées, mais elle ajoute : « Si je savais que tu ferais un prêtre, je consentirais les sacrifices nécessaires. » Etre la mère d'un prêtre, c'est le rêve de nos mères chrétiennes. Lui a dû entendre la voix intime de Dieu, mais il garde son secret et répond : « Je ne sais si je serai prêtre, mais je désire faire mon cours et un bon. » Comme preuve de cette volonté, en quatre années, il en parcourut le cycle, philosophie y comprise. Les nombreux prix remportés prouvent qu'il n'était pas un *minus habens.* Et ce qui montre qu'il tenait autant à sa formation morale que scientifique, « il a toujours remporté, dit sa mère, sa médaille d'excellence ». Ses études se poursuivirent dans trois Collèges différents, ce qui ne favorisa guère l'unité d'action. Il étudia un an à Sainte-Thérèse, puis deux ans à Nominingue même, où son Supérieur témoigna magnifiquement en sa faveur, et enfin un an à Saint-Laurent (près Montréal) où, sur vingt et un finissants, il sortit premier.

Un ancien Supérieur de cette dernière maison écrit de Médéric : « Je dirai de lui ce que l'Evangile dit de saint Joseph : *erat justus ;* il était juste. Ce fut pour moi le bon élève de collège, pieux à temps, studieux, joyeux, celui à qui on n'a aucun reproche à faire et que tout le monde aime. C'était un « bon bonhomme », comme on dit familièrement au collège. Sérieux à ses heures,

il préférait, sans aucun doute, la courte mais pleine carrière que le bon Dieu lui destinait et qui lui a mérité en peu de temps la couronne du ciel. »

Pendant ses études, son caractère se forme, et on peut déjà voir ce qu'il sera plus tard dans la vie religieuse. Il ne fut certes pas « un saint tout fait », mais dès lors, il sait regarder son être moral, reconnaître ses qualités et ses défauts, et se mettre bravement à l'œuvre : il ne déposera les armes qu'avec son dernier soupir.

Voici le portrait que trace la bonne et clairvoyante mère du jeune homme qui vient de terminer ses études : « Médéric était d'un caractère gai, mais seul. En compagnie, par exemple, il laissait discuter les autres, sans rien dire ; mais si on lui demandait son avis, on était certain d'avoir une réponse juste, aussi avait-on l'habitude de dire : « Il ne parle pas souvent, mais quand il parle, ça compte. » Avec les jeunes, il voyait à ce que tous s'amusent bien, mais il avait toujours un mot taquin pour se retirer du programme. Son caractère n'était pas ouvert ni communicatif, il fallait plutôt deviner ses goûts et ses idées. La seule chose qui m'a peinée, ce fut de ne pouvoir le comprendre comme je l'aurais désiré. » Cette remarque sera corroborée plus tard par son plus intime collaborateur à notre Scolasticat de Beauval.

Ayant noté cette ombre au tableau, la mère montre que son fils, à dix-sept ans, au Collège de Nominingue, savait pratiquer l'obéissance comme un religieux fervent. En effet, dans une partie de gouret (jeu qu'il affectionnait), Médéric fut blessé à la figure et perdit connaissance sur la patinoire. Une bonne friction de neige le ramène, et il continue la partie avec entrain. Le soir, la mère, voyant son fils blessé, le prit sur un autre ton ; elle défendit tout simplement au collégien de jouer dorénavant au gouret. Médéric ne réplique rien, il se le tient pour dit, et malgré les invitations pressantes de ses confrères et des professeurs, il s'abstient le reste de l'hiver et une partie de l'hiver suivant, ayant toujours la même réponse sur les lèvres : « Si vous voulez me faire

jouer, commencez par obtenir la permission de ma mère. » Cette réponse, faite sans respect humain, étant parvenue aux oreilles du Supérieur du Collège, il l'admira et se chargea d'aller demander lui-même la permission à Mme Adam et la féliciter de l'obéissance de son fils.

Cette vertu d'obéissance, il la pratiqua partout et toujours. Quelqu'un bien placé pour en juger, Mgr Ovide CHARLEBOIS, notre Vicaire apostolique, n'a pas craint d'écrire après la mort du P. ADAM : « Ses relations avec l'autorité ont toujours été basées sur un profond respect et une *obéissance sans réplique.* » Ceux qui ont eu à exercer l'autorité comprendront la force de l'expression ici employée.

Un dernier témoignage, non le moindre, sur ses années de Collège, est celui du regretté P. Servule DOZOIS, Assistant général de notre chère famille à Rome. « J'ai sous les yeux, dit-il, ses notes de Collège... toutes, sous le rapport du talent et de la vertu, sont absolument élogieuses. »

Déjà on se sent en présence de « quelqu'un »; ses études, bien que tronquées, sont terminées. Instinctivement, le regard et la pensée se tournent vers l'avenir. il est temps de faire un choix de vie.

Sa vocation.

Sa mère, qui l'observait de près, témoigne que ses dernières vacances furent un peu agitées. « Il paraissait aimer le monde », dit-elle. Comme elle lui en faisait la remarque, ajoutant qu'elle avait espéré le voir prêtre un jour, il répondit en souriant : « Si vous attendez après moi, ça pourrait être long ; mais ne vous découragez pas, il en pousse un autre après moi », faisant allusion à son jeune frère Garcia, qui devait le suivre dans la Congrégation. C'est tout ce qu'elle connut pour le moment, car pendant tout le cours de ses études, il garda une telle réserve sur ce chapitre, qu'elle n'avait pas même soupçonné sa vocation.

Pour poser un acte d'une telle importance, il sentit,

plus que jamais, le besoin de la prière et du silence ; il s'en alla donc commencer une retraite fermée chez les PP. Jésuites, à l'Abbord, à Plouffe. Une méditation écrite pendant cette retraite nous montre que, sous sa réserve habituelle, il cachait un désir déjà ancien de vie religieuse. En effet, il écrit : « La vocation à la vie religieuse, en moi, est chose invétérée. Toujours, de quelque manière, cette idée me poursuivait, et si ma parole semblait la mépriser, c'était contre ma pensée... » Dans cette même méditation, il donne la raison du choix qu'il fait de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée : « Elle est spécialement sous la garde de Marie, à qui j'attribue ma conservation en cette vie... » Sa décision prise devant Dieu seul, il télégraphie à sa mère qu'il va entrer chez les RR. PP. Oblats. La mère, déjà un peu inquiète, jette un cri de joie et de reconnaissance vers le ciel : « Le bon Dieu m'a donné bien plus que je lui avais demandé. Je lui avais demandé un prêtre, il me donne un prêtre religieux et un Oblat de Marie Immaculée... » Plus tard cette joie de la chrétienne devait se renouveler pour un autre fils et trois filles, entrés dans la vie religieuse comme leur aîné. Elle n'a plus rien à envier à la famille de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, elle a noblement travaillé pour l'Eglise notre Mère.

Les derniers mots de sa mère sont pour constater que le « sacrifice de Médéric une fois fait, il a toujours été content et heureux... » Elle ajoute cette dernière remarque où l'on peut voir que la mère et le fils étaient dignes de l'un de l'autre : « A son ordination il me disait (ce qui m'a fait plaisir et rassuré) : Vous n'avez jamais été trop sévère pour nous. Quand on est jeune, on ne comprend pas cela, mais aujourd'hui je le comprends bien et vous en remercie. »

Un souvenir personnel du regretté P. Servule Dozois confirme la raison du choix du P. Adam ; il écrit : « En 1921-22, étant en visite, le Fr. Adam me confia qu'il était attiré depuis longtemps vers les Missions des noirs, en Afrique. Il n'était pas question alors, pour la Pro-

vince du Canada, du Basutoland, ah non !... Mais alors, lui dis-je, pourquoi n'êtes-vous pas entré chez les Pères Blancs ? Il me répondit : C'est la dévotion à Marie Immaculée qui m'a attiré dans la Congrégation. Dans ce cas, lui répondis-je, en souriant, il est bien probable que la sainte Vierge vous a enlevé à l'Afrique et aux noirs... »

Si, avec peu de notes intimes, il est difficile de suivre cette vocation pas à pas, cependant les quelques témoignages cités montrent, je crois, que l'action de la Providence s'est exercée généreusement en sa faveur et qu'il a su la seconder énergiquement, étant de trempe à marcher droit au but, sa résolution une fois prise.

Noviciat (1916-17) et Scolasticat (1917-21).

De son Noviciat, je n'ai qu'un témoignage, mais il compte ; c'est celui du R. P. Servule Dozois, cité plus haut : « ...Toutes les notes sur son Noviciat... sont absolument élogieuses. » Pour qui a connu le P. Adam, avec son caractère réfléchi, sa maîtrise de soi, rare chez les hommes de son âge, il ne dut certes pas faire de « fredaines » pendant sa probation, mais se donner à Dieu et aux devoirs de son nouvel état, de toute son âme, posant une base solide à l'édifice de sa vie religieuse.

D'ailleurs, sa retraite préparatoire aux vœux, résumée avec grand soin, fait toucher du doigt le sérieux qu'il met à faire les saints exercices, couronnement d'une année de véritable retraite ; et même il appert que les consolations senties inondèrent son âme pendant ces saints jours, récompense, sans doute, de sa correspondance aux grâces du Noviciat.

En 1917, il commence ses études au Scolasticat d'Ottawa, et il devient, malgré ses études classiques tronquées, « un des plus forts élèves du Scolasticat », écrit encore de lui le R. P. Servule Dozois, « à preuve, je le sais de bonne source, qu'il avait été désigné, à la fin de ses études, pour faire partie du corps enseignant de cette maison. »

Sur ses années de Scolasticat, nul ne pouvait se prononcer avec plus d'autorité que son Supérieur, et quand ce Supérieur a nom Mgr J.-M. Rod. VILLENEUVE, archevêque de Québec, on peut s'y fier sans crainte d'errer... Voici ce qu'il écrit de son ancien scolastique, en mots concis mais pleins : « Le cher P. ADAM fut, au Scolasticat, un élève modèle par son travail, son zèle et son esprit religieux. J'ai observé très souvent son zèle et son respect toujours égal pour l'autorité. C'est dans sa maladie peut-être qu'il marqua une force d'âme, comme on la rencontre chez bien peu. Sans doute, à Beauval, vous en avez eu des preuves semblables. »

C'est ainsi que, croissant, lui aussi, en âge, en grâce et en science, il arriva aux grands jours de l'Oblation perpétuelle et du sacerdoce. Alors la bonne Mère du ciel, celle de la terre et la Congrégation s'unirent dans l'Oblation de leur fils, et le souvenir de ces trois mères restera à jamais gravé au fond de son cœur sacerdotal.

Sa carrière.

Le P. ADAM était prêt à se donner aux âmes dans un ministère fructueux, parce que bien préparé, mais Dieu, dont les voies nous sont bien souvent incompréhensibles, lui demanda d'abord l'apostolat de la souffrance, vraie « nuit des sens » après les joies de sa vie de probation. Or il embrassa cette vie avec le même amour qu'il eût accepté un poste de professeur ou de missionnaire, et Dieu sait si Mgr VILLENEUVE a raison d'écrire qu'il « marqua là une force d'âme peu commune ». Les mains humides encore des onctions saintes, le cœur brûlant d'ardeur pour l'apostolat, au moment de tendre sa voile au vent de la haute mer, il reçoit son obédience pour... le Sanatorium de Sainte-Agathe. Il y a quelque chose de poignant dans cette première obédience du jeune prêtre de vingt-six ans qui, pendant tout son scolasticat, « s'était cru un chêne de santé ».

Il accepte l'épreuve, certes, n'étant pas homme à demander à Dieu compte de sa conduite, mais la nature

laisse échapper un cri involontaire, comme Jésus, abandonné au Jardin des Oliviers ; il écrira même plus tard qu' « il lui faut trois années de maladie pour bien comprendre l'action de Dieu sur lui ». Dans un autre stage qu'il fit au même Sanatorium, il sentit le besoin d'écrire (et nul mieux que lui-même ne pouvait nous peindre son état d'âme d'alors) : « Ces lignes, je les ouvre pour mettre un peu de vie dans ma solitude. Un effondrement s'est fait en moi et autour de moi. L'idéal tracé, il y a un an, alors qu'une carrière de travail s'ouvrait devant moi, cet idéal caressé si chèrement, il gît dans le tombeau de l'impuissance. C'est un fait maintenant : ma santé est trop frêle, elle ne peut résister à une concentration d'esprit. Et mes confrères, mes amis, mes élèves, mon milieu, tout est évanoui, ne me laissant que solitude faite de mort et qui mène à la mort. Ces lignes aussi je les trace pour dégonfler mon cœur... elles sont une parcelle de mon âme. » (Septembre 1924.)

La mort qu'il « frôle, sublime en certaines âmes, redoutable chez d'autres », ne lui fait pas peur. Il accepte son apostolat de la souffrance avec amour, sans cesser de réagir contre le découragement, néfaste aux anémiques, si bien qu'il pourra enfin donner libre cours à son zèle, dans notre climat sanitaire du Keewatin, et il n'y perdra pas son temps.

Arrivé à Le Pas en juillet 1925, il est envoyé à Beauval, où il devient Modérateur des Scolastiques et Professeur de Philosophie, ayant pour Supérieur le R. P. Martin Lajeunesse qui lui cédera bientôt sa charge, pour devenir Vicaire délégué et Econome vicarial de Monseigneur Ovide Charlebois, à Le Pas.

De ce jour, il mène de front des tâches nombreuses et importantes, avec un grand souci de perfection en tout. Supérieur et Professeur de notre Scolasticat de Beauval, Principal de l'école indienne, il trouve encore le moyen d'écrire des articles remarqués dans les journaux. Il s'intéresse fort à un projet de petit Séminaire pour les enfants Métis qui donneraient espoir de fournir des vocations. Malgré sa santé toujours chancelante, il

se multiplie, trop, diront quelques-uns, mais lui prévoyait sans doute qu'il aurait beaucoup à faire en peu de temps, et il se donna sans compter.

Le 19 septembre 1927, un accident terrible vient jeter un voile de deuil sur Beauval. Dans la nuit, le feu dévore l'école indienne avec dix-neuf garçons et une religieuse... Ce fut une blessure profonde au cœur du P. ADAM qui aimait ses enfants, Dieu sait jusqu'à quel point ; aussi il écrira un peu plus tard que, « si la maladie avait été pour lui la nuit des sens, cette nouvelle épreuve fut comme la nuit de l'esprit. »

Puis ce fut un redoublement d'occupations, car une reconstruction dans le Nord ne ressemble pas à ce qui se passe en pays civilisé, où tout se fait par contrat ; le propriétaire n'a qu'à payer la note quand on lui remet les clefs. A Beauval, la situation se complique d'un refus du Gouvernement de payer, après promesse de le faire, et alors que le matériel était déjà sur place. La Mission prit donc tout en main, et le pauvre Supérieur se vit chargé d'une entreprise qui demande d'ordinaire tout le temps et le savoir-faire d'un homme de métier. De plus, le P. ADAM, comme le note un de ses collaborateurs, « avait le désir, je dirai excessif, de bien faire tout ce qu'il faisait ». Mgr VILLENEUVE note le même souci chez le cher défunt : « Comme Modérateur de Beauval, j'ai toujours admiré son souci de faire toutes choses avec exactitude et perfection. Il interrogeait et consultait volontiers, ne refusant pas discussion, mais sincère et droit. » Celui qui fut son collaborateur intime pendant cinq ans écrit de son côté : « On peut dire qu'il n'était jamais satisfait, et c'est ce qui lui occasionnait un travail excessif. Car, même après avoir décidé une chose et s'être arrêté à un plan, son esprit continuait de travailler sur ce thème, et il trouvait toujours quelque chose à changer, soit en ajoutant, soit en corrigeant certains détails au plan primitif. » De là il conclut : « Cela lui causait beaucoup de trouble et de fatigue à lui-même, et rendait un peu difficile la collaboration avec lui... » Il note encore et avec raison : « Cette manière

d'agir l'a amené à se charger d'une tâche au-dessus des forces humaines. »

En joignant à ces soucis la direction des Religieuses, des Frères convers, du Scolasticat, de la ferme, du moulin à scie, et d'autres travaux surérogatoires, on ne peut mieux conclure qu'en redisant avec le R. Père PÉNARD : « Comme, par ailleurs, sa santé n'était pas brillante ; ...lorsque vint la maladie, il se trouva trop affaibli, trop usé pour pouvoir réagir. De sorte que l'on peut dire qu'il est mort à la peine, sans se plaindre, supportant jusqu'au dernier soupir les peines physiques et morales, avec une admirable résignation et un esprit surnaturel qui ne s'est jamais démenti .»

Son principal souci, certes, fut l'œuvre de formation des Scolastiques à lui confiés. Tous ses écrits intimes, surtout ses examens de retraite, insistent sur la gravité de la charge de Supérieur de Scolasticat qui pèse sur ses épaules et dont dépend l'avenir du Vicariat. Il lui donna donc le meilleur de son cœur, et s'y appliqua avec une maturité de caractère bien au-dessus de son âge. « Tous ses écrits touchant les Scolastiques, écrit le regretté P. Servule DOZOIS, portaient la marque d'une réflexion, d'une pensée profonde. »

Ses œuvres... ? il en rêvait. Le R. P. ROSSIGNOL raconte que pendant sa dernière maladie, durant les accès de fièvre, son esprit n'était occupé que de cela, « cherchant les meilleurs moyens pour finir les constructions en marche ou procurer les meilleurs enseignements à ses Scolastiques ».

Un mot d'un jeune Père de Beauval montre avec quel esprit de foi et quel entier abandon le P. ADAM s'était donné à l'œuvre à lui confiée. « D'un état de santé peu rassurant lorsqu'il fut nommé Directeur des œuvres de Beauval, croyant ne pas pouvoir suffire à la tâche, il fit généreusement le sacrifice de sa vie et se mit bravement à l'œuvre. » Ceci explique, il semble, comment il n'écouta jamais les conseils de la prudence humaine et fit sienne la parole de saint Paul : *Impendam et superimpendar.* Aussi, sur un point surtout, le témoignage de

ses scolastiques est unanime, c'est sa facilité d'accès, sa bonté à écouter et à conseiller, soit comme Directeur, soit comme Professeur, son unique but étant de former l'image du Christ dans les âmes. Un autre point que tous ont remarqué aussi, c'est qu'il cherchait sans cesse à relever le sujet des conversations, en récréation ou ailleurs, et qu'il prenait toujours la part de quiconque était en butte aux taquineries de la « terrible gent scolastique ». De plus, son caractère peu enclin aux excès, toujours calme et maître de lui, acquit vite au P. ADAM l'autorité nécessaire au bon gouvernement d'une maison de formation.

Sa vie extérieure, si remplie fût-elle, ne porta cependant pas préjudice à sa vie intérieure, traduction en actes de son enseignement.

Il aimait à conseiller à ses scolastiques d'écrire leurs résolutions et examens de retraite et pratiquait lui-même cet exercice, ce qui nous permet d'entrevoir quelque chose de son intérieur et de nous édifier au spectacle de sa générosité, cependant jamais satisfaite d'elle-même.

Dès sa retraite de décision, il écrit un résumé de ses méditations ou études des divers états de vie, puis, après avoir pesé le pour et le contre, il prend une décision motivée, pour ne plus jamais regarder en arrière. Au Noviciat et surtout au Scolasticat, son ascension est constante, ses examens sérieux ; ses résolutions sont un vrai plan de vie — j'allais dire de bataille — car il écrivait deux ans seulement avant sa mort : « Je n'ai encore fait la paix avec aucun de mes défauts... »

Cherchant à s'établir solidement dans le parfait détachement de tout, il vise aux sommets. Constatant un jour qu'il « a fait quelque progrès dans cette vertu », il récapitule les leçons du passé : « Au Scolasticat, dit-il, je croyais être détaché, c'était incomplet »..., puis il montre comment le bon Dieu l'a vaincu, en quelque sorte. D'abord par la maladie, et c'est à ce propos qu'il écrivait : « Cela m'a pris trois ans à comprendre la volonté de Dieu sur moi. » Voilà pour le détachement de soi-

même. Deuxième épreuve, l'incendie du 19 septembre 1927 où l'œuvre matérielle de l'école était détruite en moins d'une heure, et les corps de vingt victimes, ses enfants, en un quart d'heure. Détachement des biens et des personnes. Alors, le pauvre Père, préoccupé surtout de l'âme de ses enfants, crie sa douleur et ses craintes à Dieu : « Mais l'âme ?... Où est-elle ?... Si une seule était perdue !... Combien de fois cette pensée m'est venue ! » Puis, ayant constaté que la vanité — elle est au fond un manque de renoncement — avait reçu là son coup de mort, il ajoute : « C'est devant les restes calcinés de ces vingt victimes, réunis dans un seul tombeau, que j'appris et compris que l'honneur humain est un néant. »

Etant philosophe, il sait remonter aux causes. C'est ainsi qu'il note avec clairvoyance que la vanité, mal subtil, même quand elle n'effleure que le sommet de l'esprit, est à redouter dans sa position ; il écrit en effet : « Par mes fonctions de Principal de l'école, je me trouve en rapport non seulement avec toute la population indienne, mais encore avec les sommités du monde civil ; comme Supérieur du Scolasticat, je me trouve à la tête de l'œuvre la plus importante du Vicariat, et les jeunes Pères qui sortent et sont dispersés par toutes les Missions demeurent en relation avec moi, et me donnent une influence qui vient immédiatement après celle de l'Evêque. Voilà le fait, que de fonctions capables d'éblouir une imagination de trente-trois ans (c'était en 1928) ! Pourtant cette vaine gloire a peu de prise sur moi. Je suis le néant même... Dieu m'a guéri une fois pour toutes, espérons-le », et il fait alors le récit de la catastrophe dont il a été question plus haut.

S'il prend conscience de ses responsabilités, il considère surtout celles du Supériorat comme les plus graves, car il écrit : « Que c'est dur de reprendre celui-ci ou celui-là, aujourd'hui et demain encore, d'exiger l'obéissance à tous les degrés de la hiérarchie, de contrecarrer les goûts, etc... ! que c'est dur de mettre avant tout son

devoir, et pourtant c'est là le devoir du Supérieur. » Aussi il prend pour sujet d'examen particulier l'accomplissement de son devoir de Supérieur. Ne croirait-on pas lire certaine page de la vie de notre vénéré Fondateur ?

La piété du P. Adam, on l'a déjà dit, était calme et profonde, affective même à certaines heures. Tous l'ont vu faire son action de grâces, se tenant dans une position gênante, sans bouger, tout abîmé en Dieu. Son bréviaire, quand il devait le réciter seul, c'est devant le Très Saint Sacrement qu'il le récitait, comme le demandent nos saintes Règles. Régulier à présider tous les exercices de la communauté, il se rapprochait de saint François de Sales, laissant à la porte les préoccupations séculières. Et il en fut ainsi jusqu'au dernier moment.

Sa mortification, non seulement au réfectoire, mais sous le seul regard de Dieu, est moins connue. Cependant, quelques mots de notre Vicaire apostolique font plus que laisser soupçonner ce qu'elle fut. « Son esprit de mortification, écrit-il, pouvait figurer à côté de celui des saints Pénitents dont on lit la vie avec tant d'admiration et d'édification. Des instruments de supplice bien usagés, trouvés après sa mort, en font foi. » Son Excellence ajoute : « C'était de l'héroïsme que de pratiquer de telles pénitences dans l'état maladif où il se trouvait. »

En août 1930, appelé à prêcher la retraite des Religieuses puis celle des Pères et Frères du district, j'étais loin de me douter que je voyais le P. Adam pour la dernière fois ici-bas. Il m'avoua alors que, vu ses occupations multiples, il avait d'abord pensé remettre sa retraite à plus tard, mais que, réflexion faite, il la ferait avec la communauté : ce devait être sa dernière !... Un jeune Père de Beauval note encore que le Père, indisposé depuis quelques temps, voulu mettre ordre à sa correspondance avant de prendre le lit. C'est alors seulement que, terrassé par la maladie, il se laissa transporter à notre hôpital de l'Ile à La Crosse, où il trouva auprès du R. P. Rossignol, aidé de quelques scolas-

tiques et des Sœurs Grises, le dévouement et la charité fraternelle que la vénérable Mère d'Youville et Monseigneur DE MAZENOD ont tous deux légués à leurs familles religieuses en mourant, et que leurs enfants s'efforcent de pratiquer sous tous les climats.

Sa maladie et sa mort.

Il entra à l'hôpital le 9 septembre, avec 103° (Far.) de fièvre et une grande douleur à l'estomac. En vain les infirmières tentèrent de faire tomber la fièvre : elle monta jusqu'à 106° 2/5, dans la nuit du 14 au 15. Nul, mieux que le P. ROSSIGNOL, assidu au chevet du cher malade, ne peut raconter les derniers jours de cette vie trop tôt fauchée. Je lui laisse la parole. Deux lettres racontent d'une manière sobre, mais touchante, comment sait mourir un vrai Oblat.

« Dès le 11 septembre, il me demanda les derniers sacrements et voulut s'y préparer par une confession générale. Il renouvela ses vœux de religion et reçut son Dieu en pleine connaissance ; de toute son âme, il fit le sacrifice de sa vie, avec la conviction qu'il ne se relèverait pas du lit sur lequel il reposait. Aussi, le lendemain, il exprimait à la Sœur infirmière son contentement de s'être préparé au « grand voyage » en disant : « Je suis heureux de m'être confessé hier, car aujourd'hui je ne pourrais le faire aussi bien. » Par ces paroles il avouait qu'il sentait progresser le mal qui le minait, et en même temps, que sa dernière préparation avait été très bien faite.

« Quand il était conscient, que la fièvre lui laissait un peu de répit, il priait. On peut dire qu'il priait tout le temps. On voyait ses lèvres remuer, son regard se tourner souvent vers le ciel, tout cela si simplement, si naturellement, qu'on le sentait occupé continuellement de Dieu.

« Les remèdes et les soins ne lui ont pas manqué, mais tout a été vain. Peu après, il a perdu l'usage de la parole, sa langue s'est paralysée, ensuite les membres

se sont paralysés les uns après les autres, bras et jambes, partie du corps, puis des douleurs atroces, on ne sait au juste dans quelle partie du corps, le faisaient gémir d'une façon pitoyable ; enfin sa gorge a refusé de laisser passer même une goutte d'eau. Mais il a gardé sa connaissance presque jusqu'à la fin, au moins par moments, quand nous lui parlions.

« Dimanche soir, par conséquent quinze heures seulement avant sa mort, comme il me regardait fixement, je compris qu'il m'appelait près de lui, et je me suis approché. Alors son regard s'est porté sur ma croix d'Oblat, tout de suite j'ai pris sa croix qui se trouvait sur une table et je la lui montrai, en l'approchant de ses lèvres. A un pied de distance, il allongeait déjà les lèvres pour l'embrasser, et dès que je l'ai approchée de sa bouche, il l'a baisée affectueusement. Peu après, le P. Dutil, qui m'avait remplacé auprès de lui, fit encore la même chose.

« Oh ! qu'il a souffert, surtout la dernière semaine ! Sa patience a été admirable. Malgré les souffrances horribles qu'il éprouvait quand on lui touchait le dos, pour le retourner dans son lit et lui donner un peu de repos en le mettant sur le côté, il n'a jamais refusé de se laisser manier, ni argué que cela lui faisait mal ; il n'a jamais avoué combien il souffrait. Nous le savions, en voyant les contractions involontaires de ses membres ou les crispations de ses traits, quand nos mains touchaient l'épine dorsale. De plus, la position sur le dos, qu'il pouvait seule endurer, avait déterminé, malgré le peu de temps qu'il fut alité, mais à cause de l'acuité de la fièvre, une large plaie, très douloureuse, qu'il faisait semblant d'ignorer. Il a certainement souffert pendant deux semaines tout ce que la nature humaine peut endurer, et il a souffert cela simplement, d'une manière vraiment héroïque. »

Un autre témoin assidu des souffrances du P. Adam, le R. P. C. Jacques, écrit de son côté : « Dans les deux semaines de la maladie qui devait l'emporter, il fut admirable de patience et de résignation dans ses souf-

frances. Il était édifiant de le voir baiser avec amour son crucifix d'Oblat que nous lui présentions et tenir entre ses mains la relique de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Tout le cours de sa maladie, il fut très obéissant à ce que lui disaient les Religieuses, les Pères et Frères qui le veillaient, en dépit de la forte fièvre qui le minait et des souffrances qu'il endurait.

« Sa mort fut douce et paisible ; pas la moindre résistance au moment suprême. Il s'éteignit le lundi 22 septembre 1930, vers 12 h. 40, âgé de 35 ans. Deux religieuses de la Congrégation des Sœurs Grises, une garde-malade laïque, et les PP. Rossignol, Dutil et Jacques assistaient à ses derniers moments. Le P. Dumais, et les Frères Saint-Pierre et Bégin accostaient au quai de l'Ile à La Crosse, juste quelques minutes avant le trépas. Ils arrivèrent à la chambre, un peu après la mort, apparente du moins, pendant que nous récitions les prières des agonisants.

« Nous ensevelîmes le cher défunt pour le transporter à la Mission, où nous veillâmes à tour de rôle, auprès du corps, jusqu'au matin. Le mardi 23 septembre, il y eut service à l'église de l'Ile à La Crosse. La pluie et le vent nous forcèrent d'attendre deux jours avant de pouvoir traverser le lac. Il avait lui-même demandé d'être enterré à Beauval.

« Le jeudi 25, le vent ayant changé de côté, nous pouvons partir en grand bateau plat. Les vagues sont fortes, mais nous atteignons l'entrée de la rivière Castor sans incident fâcheux. Nous arrivons à Beauval vers deux heures et demie de l'après-midi. Après un *Libera*, eut lieu l'inhumation ; le service avait été chanté dans la matinée. »

En transcrivant cette narration des derniers moments du P. Adam, je ne puis me défendre d'en rapprocher un souvenir personnel. On était au dernier soir de sa dernière retraite, après la prière du soir, avant de préparer la méditation du lendemain ; le P. Adam lut à haute voix la belle « Litanie de la bonne mort » de saint Alphonse. Pressentait-il sa fin prochaine ? Dieu seul le

sait, mais je remarquai que sa voix, naturellement voilée, prit une ampleur inaccoutumée, une ardeur dirais-je, à décrire d'avance l'agonie que nous connaissons déjà, et qui devait commencer pour lui deux semaines plus tard. En effet, qui ne se rappelle ces accents pathétiques, sortis du cœur d'un Saint ?

« Quand mes pieds immobiles m'avertiront que ma course en ce monde est près de finir, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand mes mains tremblantes ne pourront plus serrer le crucifix sur mon cœur..., miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

« Quand mes yeux, voilés et troublés par l'effroi d'une mort imminente, porteront vers vous leurs regards incertains et mourants, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi.

. . . .

« Quand j'aurai perdu l'usage de tous les sens, que le monde entier aura disparu pour moi, et que je gémirai dans les angoisses de la dernière agonie et les frayeurs de la mort, miséricordieux Jésus, ayez pitié de moi, etc... »

Quand, trois semaines plus tard, j'appris la nouvelle, fort inattendue, de sa mort, avec la description de ses derniers moments, le souvenir de cette dernière prière frappa mon esprit et le hante depuis.

Et maintenant, notre regretté P. Adam repose au milieu de ses enfants du Nord, dans le cimetière indien de Beauval, au pied de la grande croix de bois rustique. Ayant passé en faisant le bien, son souvenir reste gravé à jamais dans nos cœurs, et sa vie doit nous servir de stimulant dans la vertu, l'amour des âmes et de la Congrégation : *Defunctus adhuc loquitur.*

Il est trop tôt pour juger sa vie et son œuvre ; la meilleure formule est, à mon avis, celle du R. P. Rossignol : « Il est parti trop tôt pour pouvoir donner toute sa mesure. » L'estime qu'il avait inspirée à ses Supérieurs, et les éloges sans restriction qu'ils lui ont décernés, laissent comprendre que son ascension ne faisait que commencer.

Je dépose ces quelques témoignages d'estime non équivoques sur sa tombe trop tôt fermée, et je les offre à l'édification de notre chère famille religieuse.

C'est encore un merci reconnaissant à mon frère dans le sacerdoce, pour plus d'un service rendu à ma Mission et à moi-même. Puisse-t-il obtenir, pour la moisson qui blanchit, des ouvriers à l'âme ardente et au caractère bien trempé, pour remplir les greniers du Père de famille malgré les tempêtes de nos temps troublés !

J.-B. DUCHARME, *O. M. I.*

R. I. P.

R. P. Albert Hanon, 1878-1932 (1477).

Trois fois en un an, la mort a frappé dans le trop petit groupe des Oblats qui cultivent le beau coin de la vigne qui s'appelle le Vicariat du Natal. Le bon Père ROUSSEAU, le vaillant P. MAINGOT, et enfin le cher Père HANON. Trois pertes bien sensibles quoique à des degrés divers. Le P. ROUSSEAU avait accompli vaillamment sa tâche ; octogénaire, chargé d'ans et de mérites, il avait bouclé sa valise, disait-il après la dernière retraite, et n'attendait que le dernier signal. Le P. MAINGOT s'était dépensé outre mesure, et il paraissait bien usé.

Le P. HANON nous a quittés à 54 ans, dans la force de l'âge, à un moment où nous comptions sur lui pour de longues années encore, au moment où son expérience en faisait l'un des nôtres les mieux préparés pour la formation des jeunes recrues.

Le P. Albert HANON était né en Lorraine, au diocèse de Nancy (1). Elève au petit Séminaire de Pont-à-Mousson, il avait entendu l'appel du Maître à l'œuvre des Missions étrangères et avait demandé son admission

(1) A Varangéville, le 17 septembre 1878.